

JEAN PAULHAN

**FAUTRIER
L'ENRAGÉ**

nrf

GALLIMARD

LA CRITIQUE N'A JAMAIS TORT

La critique n'a jamais tort

Disons-le tout de suite : il est rare de nos jours qu'un critique mente. Il est même presque inimaginable qu'un critique ait tout à fait tort et les temps sont loin où il arrivait qu'un critique se laissât séduire par un journal, un amateur, un marchand de tableaux. Non. Quand un critique dit qu'un tableau lui plaît, c'est que le tableau lui plaît; quand il dit que le tableau l'enchanté, le fait rêver, lui répugne, lui paraît beau, c'est bien qu'il s'agit de rêve ou de beauté, de répugnance, d'enchantement.

Je parle des critiques de profession, pour tout simplifier. Mais enfin nous sommes tous, à nos heures, critiques de profession. Quand M^{me} Virginie va au Salon d'Automne elle trouve que Fautrier la dégoûte, et M^{me} Virginie se

connaît bien : c'est exact que Fautrier la dégoûte. Même, c'est peut-être juste et bien vu; il y a dans la peinture de Fautrier quelque chose de propre à changer les goûts – et particulièrement ceux de M^{me} Virginie. Enfin, cette dame, et les critiques, n'ont peut-être qu'un tort léger : c'est d'être satisfaits de leur dégoût, de leur plaisir, de leur enchantement, de s'en tenir là; c'est de ne pas s'interroger plus loin sur ce que signifient (en général) le plaisir, le dégoût et autres. C'est de ne pas travailler un peu sur cette donnée immédiate. De ne pas chercher à savoir de quoi précisément il retourne. Quand il faudrait au contraire se demander pourquoi les tableaux (et les femmes) que l'on aimera, qui nous deviendront nécessaires, commencent par nous paraître inacceptables, et même répugnants; et s'il n'est pas quelque lien du dégoût (entre autres) à cette *distraction*, dont les Anciens nous ont beaucoup parlé, mais toujours d'une façon un peu mystérieuse, sans nous dire nettement de quoi il s'agissait. Bref, toutes les critiques sont justes. Tous les critiques ont raison. Il ne reste qu'à les comprendre. Mais j'en viens à Fautrier.

I. QUEL VIRTUOSE!
LE BLANC ET LE NOIR
UN PEINTRE AMBIGU
L'ÉPOQUE DES FUREURS

Quel virtuose!

Les vieux peintres comme Manet, Degas ou Monet ont lentement gagné leurs admirateurs. Du moins les gagnaient-ils à coup sûr. Ils avaient d'abord contre eux, mettons vers 1875, Albert Wolff, Edmond About, Huysmans et tous les journalistes. Pour eux, Duranty, Zola, Fénéon. Puis, les années passaient. Wolff mourait avec About, c'est tout ce qu'ils pouvaient faire de bon. Huysmans changeait d'avis (en mieux). Fénéon tenait le coup. Il naissait de nouveaux journaux, qui disaient le contraire des anciens. Ainsi la gloire de l'impressionnisme s'étendait un peu chaque année.

De nos jours, la condition de la gloire a changé. Un peintre se voit du premier coup reconnu, salué, glorieux. Et tout aussi vite aban-

JEAN PAULHAN

Fautrier l'enragé

Fautrier a su maintenir dans une peinture qui néglige le détail, l'éloquence, la vérité et suggère plus qu'elle ne signifie – dans la peinture moderne – tous les prestiges et la riche matière, bref toute la ressource de la grande peinture du passé : voilà qui exigeait plus d'une découverte. Voilà qui exigeait sans doute la fureur et la rage.

Mais pourquoi, dira-t-on, est-ce justement de nos jours... Ah, c'est une autre question. Mais on peut, à défaut de la résoudre, la tourner : et pourquoi ne serait-ce pas de nos jours ? Pourquoi l'homme moderne n'aurait-il pas poussé dans ce sens un peu plus loin que les hommes de tous les temps ? Pourquoi notre époque ne serait-elle pas l'une de ces époques héroïques, qu'imitent longuement les époques à venir ? Pourquoi nous résigner si vite à n'être que des descendants et d'arrière-petits-fils ? J'en appelle, contre une telle humiliation, à tous les jeunes ancêtres.

nrf



9 782070 718016



89-X A 71801

ISBN 2-07-071801-8